

Gerald Press (ed.), *Who speaks for Plato? Studies in Platonic Anonymity* (New York: Rowman and Littlefield, 2000), VI + 245 pp.

L'intérêt de ce collectif est, d'abord, de mettre en lumière certains présupposés herméneutiques souvent implicites dans la recherche platonicienne actuelle, notamment dans le monde anglo-saxon. Dans son introduction G. Press en identifie trois en particulier: 1) les dialogues exposent les doctrines de Platon; 2) le caractère littéraire des dialogues n'est pas essentiel à la compréhension de ces doctrines; 3) les doctrines de Platon sont celles avancées par le personnage principal dans chaque dialogue (ex. Socrate, Timée, l'Étranger d'Élée, l'Athénien, etc.)

Le recueil comprend quinze contributions divisées en trois parties: 1) cadre théorique et historique de la lecture littéraire de Platon (13-80); 2) études sur certains dialogues (81-198); 3) critique et réplique (201-234). Dans la première section, D. Nails tente de répondre à la critique globale formulée par L.P. Gerson à la fin du recueil; il y est en outre question du rapport entre oralité et écriture en Grèce antique (J. Waugh), du rôle du dialecticien (H. Thesleff) et de la réception de Platon dans l'Antiquité (H. Tarrant). Sont traités individuellement les dialogues suivants: le *Lachès* (E. Benitez), le *Phédon* (E.J. West), *République* Livre I (P.C. Smith), la *République* (R. Blondell), le *Banquet* (G.A. Scott et W.A. Welton), le *Sophiste* et le *Politique* (F.J. Gonzalez) et le *Critias* (H.W. Ausland). Dans la dernière partie, hormis la critique déjà mentionnée de L.P. Gerson, E. Ostenfeld et J.J. Mulhern offrent une contre-critique de l'hypothèse du porte-parole.

Parmi les arguments avancés respectivement pour et contre l'hypothèse du porte-parole, signalons les suivants. D'abord en faveur de l'hypothèse: le premier grand disciple et lecteur de Platon, Aristote, discute les positions de Socrate personnage comme si elles étaient en effet celles de Platon. Par ailleurs, les dialogues ne sont pas des conversations dans le sens usuel du terme: un personnage principal dirige normalement la discussion. Si l'on accepte l'hypothèse du développement chez Platon, il est, de plus, possible et vraisemblable d'envisager Socrate comme le porte-parole de Platon dans les dialogues socratiques, et l'Étranger d'Élée, Timée, Diotime, etc., comme les porte-parole dans les dialogues tardifs. En revanche, contre l'hypothèse du porte-parole, on peut faire valoir, d'abord, que Platon n'apparaît jamais dans ses dialogues (seules mentions de son nom en *Apologie* 34a, 38b et *Phédon* 59b). Les dialogues platoniciens comportent en outre une importante fonction littéraire: les personnages, y compris Socrate, remplissent des fonctions dramatiques que l'auteur Platon leur assigne. Certains personnages, adversaires de Socrate, tels Calliclès et Protagoras, sont pris au sérieux et contribuent souvent au progrès de la discussion (Thesleff, 58; cf. l'interprétation d'Aulu Gelle [*Noctes Atticae* 10, 22] de *Gorgias* 484c-485e: Tarrant, 74-75). Même si l'on admettait que Socrate parle au nom de Platon dans un dialogue "en direct", comme dans le *Ménon*, comment interpréter les dialogues narrés? Qui parle pour qui dans la *République*, par exemple, où il y a un Socrate acteur et un Socrate narrateur? (Ausland, 190-191)

Le collectif adopte dans son ensemble l'approche littéraire, selon laquelle les arguments d'un dialogue doivent se lire à la lumière du contexte dramatique (mise en scène, personnages, action dramatique, etc.). Selon la majorité des études de ce recueil, la forme dialoguée a pour fonction première d'illustrer l'activité de la réflexion philosophique et d'encourager les lecteurs à réfléchir sur leurs propres opinions de manière dialectique (Nails, 25; cf. Waugh, 49; Scott et Welton, 148-149; Ostenfeld, 212). Loin d'être une autorité, Socrate fait même objet de critique: dans la *République*, par

exemple, Platon marque un contraste entre la méthode réfutative au Livre I et l'abandon de celle-ci aux Livres II-X (Blondell, 127-146; sur la question du Socrate pédagogue, voir G.A. Scott, *Plato's Socrates as Educator*, Albany, 2000). L'action des dialogues incarne le *dialegesthai*, compris comme le primat de la question par rapport à la réponse (Smith, 124-125). Le *Sophiste* et le *Politique*, dialogues "tardifs", n'exposent pas non plus de doctrine, mais confrontent deux positions afin d'en montrer autant les faiblesses que les mérites (Gonzalez, 169, 176, 180). Contre les lectures littéraires et non dogmatiques exposées dans le recueil, L.P. Gerson fait valoir, entre autres, que le rejet de l'hypothèse du porte-parole implique la négation de toute doctrine chez Platon, rendant celui-ci du même coup indifférent à la vérité des positions formulées et à leur réception chez ses lecteurs; cette indifférence est celle du sophiste tel que défini par Platon.

Puisque le recueil vise à expliciter et critiquer les présupposés sous-jacents à l'hypothèse du porte-parole, il eut été éclairant de situer à son tour la notion même d'anonymat dans l'histoire de la recherche platonicienne moderne. Au XXe siècle la notion d'anonymat fut expressément défendue par L. Edelstein ("Platonic Anonymity", *American Journal of Philology*, 83 1962, 1-22; cf. Press, 3 n. 10; Ostefeld, 211, n. 2), qui reprend une thèse déjà formulée dans la recherche allemande du XIXe siècle, notamment par Heinrich von Stein (*Sieben Bücher zur Geschichte des Platonismus*, Göttingen 1862-1875; réimp. Frankfurt/M. 1965). Une histoire, ancienne et moderne, de la notion d'anonymat dans les dialogues platoniciens reste encore à écrire, bien qu'elle soit déjà entamée dans ce recueil par Waugh et Tarrant (cf. H. Tarrant, *Plato's First Interpreters*, Ithaca/Londres, 2000).

La question de l'intitulé définit l'objet et l'unité du recueil. Il importe cependant de noter que cette question connaît d'importantes variations au cours de l'ouvrage. Certains collaborateurs modifient plus ou moins sensiblement la question initiale: *Qu'est-ce qui parle pour Platon?* (Thesleff); *Qui parle pour qui?* (Ausland); *Où parle Platon?* (Tarrant); *Pour qui écrivait Platon?* (Waugh). Ces modifications de la question initiale sont en effet nécessaires. Car si les dialogues sont constitués à la fois d'actions et de paroles, la question de savoir *qui* parle pour Platon perd de son importance: tous les personnages, ou plus précisément *tous les éléments* du dialogue, parlent pour leur auteur (Benitez, 85; cf. Ausland, 187; Ostefeld 212-213). Il est alors préférable d'affirmer, de manière plus générale, que Platon parle à son lecteur, mais de manière indirecte (cf. Press, 37; Waugh, 39; D. Wolfsdorf, "Plato and the Mouth-Piece Theory", dans *Ancient Philosophy* 19, 1999, 13-24).

Ce collectif défend l'idée que les lectures dogmatiques sont nécessairement non littéraires, et, inversement, que les lectures littéraires sont nécessairement non dogmatiques. Or s'il est vrai que le Socrate des dialogues ne représente pas pour Platon une autorité (dans le sens religieux du terme, par exemple), il semble néanmoins problématique de nier toute inégalité entre le personnage principal et ses interlocuteurs. L'inégalité en question, ou plus précisément la dissymétrie relative, est d'abord d'ordre méthodologique: les rôles de questionneur et de répondeur sont rarement inversés dans les dialogues. Le rôle de questionneur permet en outre de diriger la discussion dans certaines directions déterminées. Le recueil ne se penche guère sur les règles dialectiques qui semblent régir l'échange entre le personnage principal et ses interlocuteurs (cf. M. Narcy, "Les règles de la dialectique chez Platon", dans *Études de philosophie* 3 1996, 83-96; Idem, "Qu'est-ce que l'ironie socratique?", dans la nouvelle revue électronique *Plato* 1 [2001]: <http://www.ex.ac.uk/plato>). Par ailleurs, si le progrès en philosophie selon Platon est avant tout dialogique et coopératif, Socrate comme ques-

tionneur ne dépend pas toujours des apports de son interlocuteur: ses dialogues occasionnels avec des interlocuteurs imaginaires, par exemple, lui assurent une certaine indépendance (cf. T.A. Szlezák, *Platon lesen*, Stuttgart/Bad Cannstatt 1993, 137-39, en particulier A. Longo, *La tecnica della domanda e le interrogazioni fittizie in Platone*, Pisa 2000). Malgré certaines lacunes et des prises de position parfois trop catégoriques, ce recueil contribue de manière significative au réexamen en cours de questions méthodologiques dans les études platoniciennes. Il éclaire certains aspects de la réception de Platon dans l'Antiquité, notamment concernant les notions d'oralité et de dialectique (39-80), de même que l'exégèse platonicienne au XXe siècle.

François Renaud  
Université de Moncton  
Département de philosophie

Michel Chauveau, *Cleopatra: Beyond the Myth*, translated by David Lorton (Ithaca & London: Cornell University Press, 2002), 104 pp. (French original: *Cléopâtre: au-delà du mythe*, ser. Curriculum [Paris: Liana Levi, 1998], 148 pp. )

"Your Cleopatra: Dolabella's Cleopatra; every man's Cleopatra!" Thus the Roman officer Ventidius ridiculed to Antony the insatiable desire of the Egyptian queen, in Act IV of John Dryden's 17th-century drama *All for Love*. The stricture might well apply to the apparently insatiable appetite of the modern public for more about Cleopatra, whether it take the form of a made-for-TV film series, persistent revivals of cinematic epics or of Shakespeare's great play – more favoured now than Dryden's, though London has seen at least two productions of the latter in the past three years; books or exhibitions. She is the ancient celebrity *sans pareille*, and ours is the shallow age of the celebrity.

Thus recent years have seen the publication of a plethora of pocket books on Cleopatra; a nice cartoon could be made of the jacket designed in the currently favoured "urban guerrilla" style to accommodate them all. Michel Chauveau distinguishes his contribution from the rest by jettisoning the myth in favour of historical sources, a position made clear in his title and expounded in his introduction. The result is a clear historical narrative, often very compelling, notably in the frequent descriptions of military conflict. Yet Chauveau's brief account is itself bound by his own reading of the "facts" about Cleopatra, and the reader needs to follow these with care. For example, having painted a very negative portrait of Cleopatra's father Ptolemy XII, Chauveau sees Cleopatra as most likely illegitimate (pp. 8-9). On p. 16 two important texts conventionally dated to the first year of Cleopatra's rule are associated with her short-lived ancestor Cleopatra-Berenike III, who ruled for only six months in 80 BC and shared the same epithet – just possible by the conventions of Ptolemaic titulature, but surely unlikely. Crucially, Chauveau has now reversed the position taken in his longer book *Egypt in the Age of Cleopatra: History and Society under the Ptolemies* (Ithaca, NY: Cornell University Press, 2000)<sup>1</sup> to follow Carcopino in associating the birth of Ptolemy XV Caesarion, Cleopatra's son by Caesar and the ultimate cause of her downfall,

1. French orig. *Egypte au temps de Cléopâtre: 180 - 30 av. J.-C.*, ser. Vie quotidienne. Antiquité (Paris: Hachette, 1997). — [Cf. the review by Allan Kerkeslager above in this volume of *IJCT*, 136-137.]